



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

53 | 2016

Mobilités, savoir-faire et innovations

L'Afrique du Nord à l'époque coloniale : migration, agriculture et échec de l'innovation, 1830-1914

Colonial North Africa : Migration, Agriculture and Failed Innovation, 1830-1914

Nordafrika in der Zeit des Kolonialismus : Migration, Landwirtschaft und fehlgeschlagene Innovationsversuche 1830-1914

Julia Clancy-Smith

Traducteur : Article traduit de l'anglais par Laurent Bury



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/5092>

DOI : 10.4000/rh19.5092

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2016

Pagination : 97-114

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Julia Clancy-Smith, « L'Afrique du Nord à l'époque coloniale : migration, agriculture et échec de l'innovation, 1830-1914 », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 53 | 2016, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 06 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/5092> ; DOI : 10.4000/rh19.5092

Tous droits réservés

JULIA CLANCY-SMITH

*L'Afrique du Nord à l'époque coloniale :
migration, agriculture et échec de l'innovation,
1830-1914*

On doit à l'homme d'État, officier et philosophe « tunisien » ottoman, Kheireddine Pacha (vers 1822-1890), l'un des traités politiques les plus originaux qui aient été publiés au XIX^e siècle dans le monde islamique : *Réformes nécessaires aux États musulmans*. Son manifeste écrit en arabe à Tunis, puis publié à Paris en français et à Istanbul en turc, invoquait des changements fondamentaux dans la gouvernance, le droit et l'éducation islamiques. Cet appel ambitieux à d'importantes transformations s'intéressait également à l'industrie, aux techniques et aux nouvelles méthodes de financement des entreprises. « Dans le développement de l'esprit d'association, aurait-on pu songer de nos jours à faire communiquer l'Europe avec l'Amérique, au moyen d'un câble électrique, ce qui est le triomphe de la science positive appliquée à la spéculation ? Aurait-on songé à percer un canal à travers l'isthme de Suez, à faire communiquer les deux océans sur le territoire de l'Amérique centrale, à percer les Alpes, à franchir les Pyrénées, à faire un tunnel sous la Tamise, à créer ces grandes compagnies maritimes, telles que les Messageries Impériales, qui sillonnent toutes les mers avec leurs magnifiques bateaux à vapeur, en un mot, à concevoir et à mettre à exécution tous les projets qui ont étonné notre siècle ? »¹

Cette vision du monde fut élaborée par Kheireddine au cours des nombreuses traversées de la Méditerranée qu'il accomplit entre 1839 et 1890. Il voyagea comme esclave, représentant diplomatique, exilé politique, bibliophile en quête de lumières. Jusqu'à présent, les chercheurs ont lu les écrits de Kheireddine pour étudier ses idées sur l'islam et la modernité, dans le cadre de travaux inspirés par l'histoire intellectuelle et culturelle, mais ils ont négligé la dimension technique de l'appel téméraire et passionné par lequel il invitait les musulmans à embrasser toutes les branches de la science². Ils

1. Général Khéréidine (Kheireddine), *Réformes nécessaires aux États musulmans. Essai formant la première partie de l'ouvrage politique et statistique intitulé : la plus sûre direction pour connaître l'état des nations*, Paris, Imprimerie Administrative de Paul Dupont, 1868, 75-76. Sur Kheireddine, cf. Julia Clancy-Smith, *Mediterraneans : North Africa and Europe in an age of migration, c. 1800-1900*, Berkeley, University of California Press, 2011, p. 315-341.

2. Daniel Newman, 'Myths and Realities in Muslim Alterist Discourse : Arab Travelers in

sont aussi passés à côté de la priorité que Kheireddine accordait à l'agriculture ; après ses voyages en Méditerranée, il avait en effet organisé un « jardin d'essai » expérimental dans sa résidence de Carthage³.

Peut-être sans y prendre garde, Kheireddine exprima une idée qui a conservé toute sa force jusqu'à nos jours, celle de la circulation à sens unique du savoir scientifique, de l'Europe et de l'Amérique du Nord vers l'Empire ottoman et le reste du globe à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle. Ses écrits et ceux de bien d'autres savants et diplomates ottomans, quelle que soit leur appartenance religieuse, décrivaient un Occident géographique, technique et impérial qui était à la fois dangereux et attirant. Son objectif était pourtant d'inciter ses semblables, ses compatriotes et ses coreligionnaires, à acquérir l'acuité intellectuelle et pratique nécessaire pour inverser ce flux en apparence unidirectionnel : « [...] tout individu de bon sens doit avant de s'opposer à une innovation, la peser avec impartialité et l'examiner avec les yeux perçants »⁴.

Une grande partie des travaux sur la technique au Moyen-Orient se focalise soit sur le cœur de l'Empire ottoman, en particulier la région de la capitale, soit sur les savants, voyageurs et entrepreneurs européens en tant qu'introducteurs du savoir moderne en terre d'islam⁵. L'attention des historiens se concentre sur la réussite d'ambitieuses expériences de cultures commerciales destinées au marché mondial, comme le coton, ou se focalise sur des exploits techniques et des chantiers spectaculaires, comme la construction de paquebots et de chemins de fer, ou celle du Canal de Suez, qui a attiré le maximum d'intérêt érudit et scientifique, à cause de son ampleur et de son indéniable impact planétaire⁶. Il faut se rappeler que ce projet colossal « vit le jour sous la forme d'un chantier humain comparable à celui des grandes pyramides, et prit fin comme un travail hautement mécanisé, en accord avec les grands progrès techniques du siècle »⁷. En revanche l'existence d'une multitude de projets techniques inaboutis tout autour de la Méditerranée est

Europe in the age of the Nahda (19th c.)', *Chronos*, 6 (2002), p. 7-76.

3. Les jardins de palais et les « jardins d'essai » n'étaient pourtant pas forcément une nouveauté dans l'Empire ottoman.

4. Kheireddine, *Réformes nécessaires...*, *op. cit.*, p. 8-9.

5. Marie-Noëlle Bourguet, Bernard Lepetit, Daniel Nordman, Maroula Sinarellis [dir.], *L'invention scientifique de la Méditerranée : Égypte, Morée, Algérie*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1998. Omri Barak, 'Outsourcing : Energy and Empire in the Age of Coal, 1820-1911', *International Journal of Middle East Studies*, vol. 47, n° 3, août 2015, p. 425-445, cf. Darina Martykánová, *Reconstructing Ottoman Engineers. Archaeology of a Profession (1789-1914)*, thèse de doctorat d'histoire sous la direction de Juan Pan-Montojo, Université de Pise, 2010 et James L. Gelvin and Nile Green (eds), *Global Muslims in the Age of Steam and Print*, Berkeley, University of California Press, 2014.

6. Stephen Yafa, *Cotton: the Biography of a Revolutionary Fiber*, New York, Penguin, 2005 ; Roger Owen, *Cotton and the Egyptian Economy, 1820-1914 : A Study in Trade and Development*, Oxford, Clarendon Press, 1969 ; Valeska Huber, *Channelling Mobilities: Migration and Globalisation in the Suez Canal region and beyond, 1869-1914*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013 ; et les travaux en cours de Lucia Carminati, *Port Saïd, 1859-1922 : Migration, Empire, and Environment*, thèse d'histoire sous la direction de Julia Clancy-Smith et Linda T. Darling, University of Arizona.

7. John Pudney, *Suez: De Lesseps' Canal*, New York, Praeger, 1969, p. 82.

rarement évoquée dans ces travaux, pas plus que n'est abordée l'implication des travailleurs « locaux » dans ces entreprises.

De même, en ce qui concerne la Méditerranée ottomane, les récits dominants soulignent le rôle technique qu'exercèrent les officiers européens démobilisés, mais aussi les médecins, ingénieurs, techniciens et charlatans. Au lendemain des révolutions européennes, les exilés politiques prirent le chemin des États musulmans où certains d'entre eux s'enrichirent⁸. Ces pérégrinations à travers l'Empire ottoman s'accéléchèrent après 1798, surtout après 1815. Par la suite, et en particulier à l'époque de l'unité italienne, des militaires venant de l'Algérie française et du reste de la Méditerranée se pressèrent à la cour des monarques tunisien et égyptien pour y monnayer leurs compétences. Le rôle des Occidentaux en Afrique du Nord a longtemps été envisagé au prisme de la notion d'« imposition » : l'exportation des techniques vers le Moyen-Orient et l'Afrique du nord aurait simplement consisté à proposer ou imposer « la science » à des bénéficiaires volontaires, réticents ou vaincus⁹.

HISTORIOGRAPHIE ET ARGUMENTS

Cet article présente une première réflexion programmatique autour des liens entre colonisation, innovation et mobilités, en partant des « provinces ottomanes », ou Régences d'Alger (plus tard appelée « Algérie française ») et de Tunis, en cherchant à faire varier les échelles d'observation. Il vise à mettre au jour les lieux et les circuits d'échange, de transfert et d'appropriation, en particulier dans le milieu agricole, du point de vue des acteurs sociaux nord-africains en déplacement volontaire ou involontaire. Les chercheurs ont tendance à négliger les campagnes parce que la « modernité » se situe surtout dans les villes et les ports maritimes depuis lesquels les nouvelles façons de faire et de voir se propagèrent vers l'intérieur des terres, d'abord dans les zones urbaines entourant Istanbul, Izmir, Alger ou Tunis, et finalement dans les sociétés villageoises éloignées¹⁰.

Par opposition à la relative pénurie d'études focalisées sur les sciences et les techniques, il y a pléthore d'études culturelles consacrées à l'Empire français en Afrique du Nord, mais elles négligent fréquemment la popula-

8. Maurizio Isabella and Konstantina Zanou (eds), *Mediterranean Diasporas: Politics and Ideas in the Long 19th Century*, London, Bloomsbury, 2015.

9. Le travail en cours de Sahar Bazzaz porte sur la bio-prospection menée de 1826 à 1851 par le naturaliste Paul-Emile Botta, au Moyen-Orient et en Afrique du Nord.

10. Cf. Onur Inal, *A Port and its Hinterland: An Environmental History of Izmir in the late Ottoman Period*, thèse de doctorat en histoire sous la direction de Linda T. Darling, University of Arizona, 2015, qui explore le port dans la perspective de ses liens avec l'intérieur des terres. Cf. Samantha Schwarze, *Negotiating Colonial Urbanism: Re-imagining the Role of Madina in Tangier, Morocco*, Thèse de doctorat en architecture sous la direction de Dean J. Almy, University of Texas, 2013.

tion rurale. De plus, l'histoire culturelle a tendance à mêler trois catégories sociales pourtant fort distinctes : colons, migrants et fermiers¹¹. La paupérisation que connurent les agriculteurs, bergers et habitants des forêts d'Afrique du Nord au contact des colons est indéniable. La ruine des agriculteurs, d'une part, et les réussites expérimentales de l'agriculture européenne en Afrique du Nord, d'autre part, ont jusqu'ici été conçues comme inversement proportionnelles, mais peut-être la réalité historique fut-elle plus complexe. Cet article veut projeter un nouvel éclairage sur les devenir des savoir-faire spécialisés développés par les fermiers nord-africains, issus de siècles de culture des sols arides, qui se trouvent évoqués de façon sporadique dans les volumineuses sources primaires françaises ou européennes. Paradoxalement, l'étude de l'Afrique du Nord rurale offrirait peut-être un tout autre récit des transferts de technologie, précaires et souvent à moitié dissimulés, depuis les fermiers et bergers nord-africains vers l'agriculture coloniale, dans le contexte des campagnes militaires, des saisies de territoire et des déplacements forcés. Il est incontestable que la paysannerie a souffert de violences systématiques, de 1830 à 1871 en Algérie, et après 1881 dans certaines régions de Tunisie. Avant le Protectorat, les *fellahs* tunisiens étaient forcés de fournir d'importantes quantités de bétail et d'aliments à l'armée française, surtout pendant la guerre de Crimée, qui soumit l'économie rurale au choc de l'exploitation coloniale avant même la colonisation.

S'il existait dans les villes une certaine ségrégation socio-spatiale entre ceux que l'on jugeait « Européens » et ceux que l'on classait comme « indigènes », il n'en allait pas ainsi dans les villages, où cultivateurs et ouvriers agricoles nord-africains étaient nécessaires à la production alimentaire¹². Nous affirmons ici que le plus grand défi pour la France n'était pas simplement d'inciter des colons à franchir la Méditerranée pour aller peupler l'Afrique du Nord, mais plutôt de fournir aux nombreuses économies agraires – chacune dictée par des structures locales, écologiques et environnementales – des fermiers versés dans la gestion des terres semi-arides. Et le spectre des régimes de travail était large : métayers, journaliers ou saisonniers... Il faut se rappeler que dans ses *Réformes nécessaires aux États musulmans*, Kheireddine faisait de l'agriculture une priorité, le commerce et l'industrie n'arrivant qu'en seconde position dans ses différentes préoccupations.

Cet article veut ainsi montrer que la « perle de la couronne » de ce qu'on appelait « la plus grande France » constitue un exemple frappant d'échec de l'innovation dans le secteur socio-économique qui servit d'emblée à valider la

11. Une grande partie des travaux actuels sur l'agriculture coloniale se situe dans la veine de la « nostalgie » ou de « l'héritage », qui marginalise ou exclut le fermier ou métayer indigène ; le livre de Paul Birebent, *Hommes, vignes et vins de l'Algérie Française, 1830-1962*, Paris, Jacques Gandini, 2007, est paradigmatique.

12. Jane E. Goodman and Paul A. Silverstein (eds), *Bourdieu in Algeria: Colonial Politics, Ethnographic Practices, Theoretical Developments*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2009 : cf. l'introduction de ce volume.

colonisation : l'agriculture. Sans refaire l'histoire de la colonisation française en Algérie¹³, on sait que dès 1831 les colons « désirables » étaient ceux qui « souhaitaient fonder des établissements agricoles et pouvaient prouver qu'ils disposaient de ressources suffisantes pour acheter des terres, des outils et du bétail », ainsi que des « connaissances nécessaires pour former et faire prospérer leurs établissements »¹⁴. Mais, dès 1838-1839, les qualifications des colons en matière agricole apparurent très insuffisantes aux autorités coloniales et, entre 1841 et 1845, la très grande majorité des 20 000 personnes qui avaient eu le droit de s'installer en Algérie étaient des citadins, artisans, ouvriers... et ressemblaient rarement au colon agriculteur, jeune, courageux et vertueux tel que l'Antiquité romaine le décrivait. Ce n'est qu'à la fin du siècle que « les concessions agricoles étaient devenues le principal moyen d'encourager l'émigration coloniale et les passages gratuits ou subventionnés ne concernaient plus que les individus qui avaient reçu des concessions et répondaient aux cinq critères suivants : être français ; être *chef de famille* ; avoir des connaissances agricoles ; disposer de ressources propres suffisantes pour développer la concession (au moins 5 000 francs) ; s'engager à rester sur la concession pour au moins cinq ans »¹⁵. Si, du côté de la métropole, comme de la colonie, ces qualités garantissaient le caractère « désirable » du migrant, il ne faudrait pas en rester là. Car au-delà de son statut, c'est bien aussi sa fonction économique qui est cruciale : produire de quoi nourrir la colonie, en temps de guerre (et l'armée était alors prioritaire) ou de paix et, à terme, la métropole. L'absence d'attention portée par les historiens à une question aussi centrale que la production de nourriture par les colons montre qu'il manque encore une conversation soutenue entre les études culturelles de l'impérialisme et les histoires des sciences, des techniques et de l'environnement¹⁶. L'intérêt des chercheurs pour le savoir agraire nord-africain avant, pendant et après la colonisation n'a que récemment pris la forme d'études environnementales et écologiques : les problèmes liés à la qualité des sols, à l'érosion, aux animaux nuisibles, aux sécheresses, à la poussière et aux très anciennes techniques d'irrigation comme les *foggaras*, ou méthodes « traditionnelles » de gestion des prés et des forêts, suscitent un intérêt de plus en plus vif parmi les spécialistes de géographie historique et les experts en politiques rurales. L'« enveloppe interprétative » de cette recherche de pointe

13. Cf. Jennifer Sessions, « Le paradoxe des émigrants indésirables pendant la monarchie de Juillet, ou les origines de l'émigration assistée vers l'Algérie », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 41, 2010, p. 63-80.

14. Jennifer Sessions, *loc. cit.*, p. 72.

15. *Ibid.*, p. 80.

16. Diana K. Davis, 'Historical Political Ecology: On the Importance of Looking Back to Move Forward', *Geoforum*, volume 40, n° 3, mai 2009, p. 285-286 ; Diana K. Davis, *Resurrecting the Granary of Rome : Environmental History and French Colonial Expansion in North Africa*, Columbus, Ohio University Press, 2007 ; et Diana K. Davis, 'Power, Knowledge, and Environmental History in the Middle East and North Africa', *International Journal of Middle East Studies*, volume 42, n° 4, 2010, p. 657-659.

est celle d'une réhabilitation ou réappropriation de techniques antérieures presque perdues dans l'agriculture des terres arides¹⁷.

Ainsi, on proposera un décentrement de la question longtemps posée en ces termes : quelles innovations « occidentales » furent apportées par des colonisateurs en vue de la modernisation d'une région considérée du point de vue de l'Europe comme arriérée ? En réalité, les tentatives d'importation de techniques (agricoles ou hydrauliques) innovantes appliquées à l'Algérie ont fait l'impasse sur les savoirs locaux et se sont le plus souvent soldées par des échecs. La mise en valeur coloniale de l'Algérie a ignoré les savoirs agricoles vernaculaires, privilégiant une politique brutale et volontariste dont l'observation et la prise en compte de techniques locales restèrent absentes, peut-être délibérément exclues du récit historique.

AGRICULTURE, SPÉCULATION ET CULTURE

« Acheter une terre arabe, c'est acheter un procès »¹⁸. En 1958, alors que l'Empire colonial français s'effondrait au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, l'éminent géographe Jean Despois déclarait, lugubre, que l'Afrique du Nord était « l'une des rares contrées méditerranéennes qui n'ait rien apporté d'original à la civilisation¹⁹ ». On retrouve ici, implicites, les stéréotypes courants au sujet de cette partie du monde et de ses habitants : l'islam et les Arabes étaient responsables de la marginalisation écologique du Maghreb, de sa dévastation environnementale, et de son absence de technologie. Bref, avant 1830, le Maghreb aurait été pré-moderne, privé de science, idée qui inspira les propositions fantasques formulées par les penseurs saint-simoniens et leurs héritiers tout au long du XIX^e siècle. Cela revenait à effacer de l'histoire précoloniale de l'Algérie le fait que, dans les années 1770, Salay Bey avait financé à Constantine des améliorations d'infrastructure, comme l'assèchement des marais, les canaux d'irrigation, les moulins à eaux et la construction de ponts. Ce que Diana K. Davis appelle l'« orientalisme environnemental » est actuellement contesté par les chercheurs dans de nombreux

17. Quelques exemples : Mohammed Amine Kendoucia, Ali Bendidaa, Rachid Khelfaouib, and Benali Kharroubi, 'The Impact of Traditional Irrigation (Foggara) and Modern (drip, pivot) on the Resource Non-Renewable Groundwater in the Algerian Sahara', *Energy Procedia*, volume 36, 2013, p. 154-162, Terra Green 13 International Conference 2013 - Advancements in Renewable Energy and Clean Environment, <http://www.sciencedirect.com/science/article/pii/S1876610213011041> ; K. Laoubi et M. Yamao, 'Algerian Irrigation in Transition ; Effects on Irrigation Profitability in Irrigation Schemes : The Case of the East Mitidja Scheme', *International Journal of Biological, Biomolecular, Agricultural, Food and Biotechnological Engineering*, volume 2, n° 12, 2008, p. 202-206.

18. Charles-Robert Ageron, *Les Algériens musulmans et la France (1871-1919)*, Paris, PUF, 1968, deux tomes, fut l'une des premières études approfondies de la « spoliation » (citation tirée du tome 2, p. 760) ; Charles-André Julien, *Histoire de l'Algérie contemporaine*, deux tomes, Paris, PUF, 1979.

19. Jean Despois, *L'Afrique du Nord*, Paris, Plon, 1958, p. 543.

domaines, comme la géographie historique et l'histoire de l'environnement²⁰. Néanmoins, les choix politiques faits au XXI^e siècle pour la gestion des terres arides et des prairies s'appuient souvent sur la documentation héritée de la « science coloniale ». Produite par des géologues, des hydrologues et par des ingénieurs doublés de spéculateurs, cette masse de données occulte le fait que les « paysages dévastés » furent le produit d'une profonde synergie entre les « sciences de terrain » naissantes et la guerre et la violence sociale²¹.

L'architecte militaire du colonialisme de peuplement, le gouverneur général Thomas-Robert Bugeaud (1784-1849), a été loué pour avoir mené la conquête par la charrue autant que par l'épée²². Il convient de nuancer ce jugement. Pour l'Algérie, il existe une masse impressionnante de travaux sur les « transferts » de propriétés immobilières, écrits pendant ou après l'époque coloniale²³. Pourtant, la grande majorité des études se concentre sur les saisies, les concessions et la manipulation juridique des titres, de l'accès aux terres et de la propriété. Elles négligent souvent la culture des éco-paysages attentive aux variations de la qualité du sol, des maladies des animaux, du quotient d'humidité, des saisons de croissance et d'autres facteurs critiques qui exigeaient un savoir local très spécialisé. La question fondamentale des biens mobiles, du bétail surtout, n'a que récemment été abordée, par Diana K. Davis²⁴. Cette approche, non par la *propriété* de la terre, mais par son *exploitation*, permet de préciser les contours de ces « innovations » induites par la conquête, mais aussi de faire la part des choses entre la vision agrarienne de la colonisation, nourrie par une vision idéalisée ancrée dans l'Antiquité romaine, et sa réalité. Ensuite, de montrer que les pratiques agricoles, d'abord imaginées puis appliquées par la colonisation, furent avant tout tournées vers une rentabilité économique rapide, et ce au mépris des savoirs techniques locaux et des équilibres des sols.

Malgré l'image idéalisée du colon rural, la vérité est que durant les premières décennies de la colonisation, le principal gagne-pain fut pour les Européens, femmes comprises, de distiller et de vendre de l'alcool aux soldats, ou de chaparder de la nourriture et des provisions pour en faire le commerce avec l'armée. Beaucoup de colons spontanés ou « indésirables » s'efforcèrent de gagner leur vie dans des activités ou des industries qui n'avaient pas grand

20. Allan Christelow, *Algerians without Borders: The Making of a Global Frontier Society*, Gainesville, University of Florida Press, 2012, p. 34 ; Diana K. Davis, 'Power, Knowledge, and Environmental History', *loc. cit.*, p. 657-658.

21. Edmund Burke III, 'Towards a Comparative History of the Modern Mediterranean. 1750-1919', *Journal of World History*, volume 23, n° 4, décembre 2012.

22. Jennifer Sessions, *By Sword and Plough: France and the Conquest of Algeria*, Ithaca, Cornell University Press, 2011.

23. Thomas-Robert Bugeaud, *Observations de M. le Maréchal gouverneur général sur le projet de colonisation présenté pour la province d'Oran par M. le lieutenant-général de Lamoricière*, Alger, Imprimerie du Gouvernement, 1847 ; André Nouschi, *Enquête sur le niveau de vie des populations rurales constantinoises de la conquête jusqu'en 1919*, Paris, Presses universitaires de France, 1961.

24. Diana K. Davis, 'Brutes, beasts, and empire : veterinary medicine and environmental policy in French North Africa and British India', *Journal of Historical Geography*, n° 34, 2008, p. 242-267.

rapport avec l'agriculture²⁵. Dans les années 1840, on savait déjà que la colonisation rurale de l'Algérie par les Français était un échec quasi-total, par manque de connaissance de l'agriculture locale. En 1843, le rapport de la commission d'enquête parlementaire, *Colonisation de l'Algérie*, reprochait vertement aux colons et aux colonels français de ne pas vouloir s'instruire auprès des indigènes²⁶.

En 1838 fut fondé le port de Philippeville (Skikda) et les terres des collines surplombant la ville furent distribuées à des concessionnaires français qui revendirent aussitôt leurs propriétés à des immigrants maltais. Cependant, les Maltais qui arrivèrent alors n'étaient pas des paysans, mais plutôt des maçons, des pêcheurs, des portefaix ou des travailleurs occasionnels non qualifiés. Sous les auspices du général Lamoricière, ministre de la Guerre, une colonie agricole soutenue par les saint-simoniens et par les fouriéristes fut créée en 1848 à Saint-Denis-du-Sig, près d'Oran. De lourds investissements français garantissaient le projet qui visait à reloger des milliers d'artisans et ouvriers parisiens dans 42 colonies « modèles » pour qu'ils cultivent du blé dans les plaines semi-arides de l'ouest algérien. Comme on pouvait s'y attendre, cette expérience échoua, de même que bien d'autres. Dans les années 1840, des sociétés d'émigration avaient été formées en Suisse et dans les divers États allemands, dans l'intention de « pousser vers la sortie » les individus ou les familles jugés socialement indésirables. Mais ces efforts furent également vains, pour la plupart, malgré la création par le gouverneur-général Randon, entre 1851 et 1858, de 68 villages de colonisation, « de façon somme toute anarchique »²⁷. Et les solides « fermiers » tant vantés, originaires d'Alsace-Lorraine, qui s'adressèrent aux comités de recrutement après 1871 pour se faire attribuer des terres en Algérie, étaient en réalité des ouvriers d'usine, des pauvres citadins sans emploi, et ceux qui étaient issus de la classe moyenne instruite devinrent instituteurs. La plupart d'entre eux ne venaient pas des rangs des agriculteurs²⁸. Et même lorsqu'ils avaient des compétences comme cultivateurs ou éleveurs, les conditions de production alimentaire étaient extrêmement différentes.

La plupart des rêves agraires des *lobbies* français, civils ou militaires, favorables à la colonisation, ne portèrent aucun fruit. Comme le remarquait un officier en 1845, « Chaque général est arrivé avec un projet qu'il a voulu

25. Thomas Cardoza, *Intrepid Women: Cantinières and Vivandières of the French Army*, Bloomington, Indiana University Press, 2010.

26. Osama W. Abi-Mershed, *Apostles of Modernity. Saint-Simoniens and the Civilizing Mission in Algeria*, Stanford, Stanford University Press, 2010, p. 73.

27. Jean-Maurice Di Costanzo, *Allemands et Suisses en Algérie, 1830-1918*, Paris, Éditions Jacques Gandini, 2001, p. 40; David Prochaska, *Making Algeria French: Colonialism in Bone, 1870-1920*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, p. 62-93.

28. Marc Donato, *L'Émigration des Maltais en Algérie au XIX^e siècle*, Montpellier, Collection Africa Nostra, 1985; Raphaël Delpard, *L'Histoire des pieds-noirs d'Algérie (1830-1962)*, Paris, Éditions Michel Lafon, 2003, p. 19-26; Germaine Laoust-Chantréaux, *Kabylie côté femmes. La vie féminine à Aït Hicheim, 1937-1939*, présentation de Camille Lacoste-Dujardin, Aix-en-Provence, Édisud, 1990, p. 6-7.

mettre à exécution ; de là des ouvrages commencés, interrompus, repris, abandonnés »²⁹. C'est seulement à la fin du XIX^e siècle, quand l'État investit massivement dans l'irrigation, que certains fermiers européens parvinrent à cultiver les céréales ou la vigne sur les terres confisquées aux musulmans dans la région d'Oran³⁰. Et une certaine déqualification se produisit sans doute au sein de quelques groupes de la paysannerie, en parallèle avec la dégradation environnementale de l'économie agraire liée au grand nombre d'arbres brûlés et/ou déracinés en Kabylie, dans le Sahara et ailleurs. Après le siège et la défaite de Zaatcha en 1849, des dizaines de milliers d'arbres productifs furent détruits dans l'oasis et de très nombreuses têtes de bétail furent saisies³¹. L'agriculture indigène doit pourtant avoir survécu, même si la recherche historique l'a reléguée dans la catégorie non problématisée des cultures dites « de subsistance ».

Des siècles passés à cultiver le blé dur et l'orge ne s'effacent pas par magie pour céder la place aux vignobles. D'importants afflux de capitaux français et de main-d'œuvre saisonnière espagnole furent nécessaires à la réussite des entreprises viticoles. En 1878, pas plus de 17 000 hectares étaient consacrés aux vignes dans toute l'Algérie. En 1904, en revanche, 173 299 hectares avaient été plantés, soit une surface multipliée par dix. Des maîtres agronomes espagnols, les *cuadrillas*, entretenaient les vignes puis retournaient chez eux en attendant la saison suivante. Pour les vendanges, on faisait venir de la main d'œuvre non qualifiée, jusqu'à ce qu'une loi espagnole limite en 1936 les mouvements migratoires saisonniers, même si des clandestins continuaient toujours à se glisser entre les mailles du filet. Selon les localités, des *fellahin* ou des bergers algériens étaient embauchés pour les moissons ; dans certains endroits, c'est seulement bien plus tard qu'on leur permit d'accomplir des tâches plus qualifiées³².

29. Colonel de Montagnac, *Lettres d'un soldat. Neuf années de campagnes en Afrique*, Paris, Plon, 1885, p. 13.

30. Osama W. Abi-Mershed, *Apostles of Modernity...*, *op. cit.*, p. 125 ; Allan Christelow, *Muslim Law Courts and the French Colonial State in Algeria*, Princeton, Princeton University Press, 1985, p. 150-151.

31. Julia Clancy-Smith, *Rebel and Saint : Muslim Notable, Populist Protest, Colonial Encounters (Algeria and Tunisia, 1830-1904)*, Berkeley, University of California Press, 1994, p. 92-124 ; Patricia M. E. Lorcin, *Imperial Identities : Stereotypes, Prejudice, and Race in Colonial Algeria*, London, I. B. Tauris, 1995 ; Barnett Singer and John Langdon, *Cultured Forces : Makers and Defenders of the French Colonial Empire*, Madison, The University of Wisconsin Press, 2004, p. 47-90 ; cf. la page 68 sur l'adoption de pratiques médicales datant de l'Algérie précoloniale.

32. Vincent Demontès, *Renseignements sur l'Algérie économique*, Paris, Office du gouvernement général de l'Algérie, 1922 ; Christian Flores, *Le Voleur d'huile : L'Espagne dans l'Oranie française*, Montpellier, Collection Français d'Afrique, 1988, p. 42-44. Dans *Hommes, vignes*, *op. cit.*, qui n'est pas un travail de recherche savante, Paul Birebent affirme que vers 1907, dans le canton de Saint-Cloud, dans l'Oranais, des ouvriers algériens furent peu à peu associés à la viticulture qualifiée : « Des travaux de plus en plus spécialisés leur étaient confiés, labourage, piochage, ébourgeonnage, attachage, interventions dans les caves. Pour les travaux saisonniers comme les vendanges il était fait appel à des Arabes de « l'intérieur » qui descendaient par groupes homogènes de leur djebel et retournaient à leurs moutons un mois plus tard. Seule la taille demeurait encore la spécialité des *cuadrillas* espagnoles », p. 115.

En mai 1881, alors qu'une sécheresse frappait l'ensemble de la planète, des bergers algériens du sud de l'Oranais, les Bou-'Amâma, se révoltèrent contre les autorités locales; le mois suivant, ils tuèrent un grand nombre d'ouvriers agricoles espagnols dans les champs. En France et en Espagne, les commentateurs manipulèrent la politique nationale et impériale en déplorant le sort misérable des saisonniers importés. Un aspect essentiel de cet assaut meurtrier passa inaperçu : les « techniques » employées par les Espagnols pour moissonner l'alfa ou stipe tenace, une graminée vivace présente dans les régions arides de l'ouest du bassin méditerranéen. Employée pour la production de papier, cette plante se vendait alors très cher sur les marchés internationaux parce que l'offre en provenance de l'est de l'Espagne s'était tarie. Des accords conclus avec les bergers locaux, qui avaient besoin de faire paître leurs troupeaux dans les collines, stipulaient que la culture de l'alfa resterait sous les hauts plateaux, aux sols fragiles et au niveau d'humidité variable. Pourtant, les propriétaires de plantations, sans doute mus par la cupidité, violèrent ces conventions et plantèrent sur les pâturages. Des violences s'ensuivirent, et les ouvriers espagnols furent accusés « d'avoir arraché les racines des plantes avec leurs techniques archaïques »³³.

Comme le signale Jeanne Moisand, l'avancée des champs d'alfa dans les terres arides menaçait « le système agro-pastoral extensif local », qui sert d'exemple pour d'autres zones écologiques mises en danger à la même époque. Nous avons donc affaire à des « colons » espagnols qui n'étaient en réalité pas des paysans habitués à gérer ou travailler la terre, mais plutôt des prolétaires non qualifiés et exploités. De plus, la légende de la famille d'agriculteurs implantée de manière productive et définitive dans l'ouest de l'Algérie relevait plus du mythe que du fait avéré. Entre 1820 et 1920, dans l'arrière-pays oranais, la densité de population algérienne sur les terres détenues par des Européens augmenta de 30 %. Vers 1900, les bergers étaient devenus des *fellahs*, les *fellahs* avaient été transformés en *khammas* (métayers), et les *khammas* avaient rejoint le prolétariat. Les pratiques agraires de niches écologiques et espaces cultivés spécifiques façonnèrent l'ordre sociopolitique local. Innovation et dégradation de paysages agraires précaires allaient de pair. Cette vision « par le petit bout de la lorgnette » ouvre en fait des horizons plus larges, même si une grande part de la littérature secondaire, là encore, réunit en une seule trois catégories sociales qu'il convient de distinguer sur le plan spatial et historique (colon, migrant et agriculteur), tout en négligeant presque entièrement les bergers.

En Kabylie, les clans luttèrent âprement pour empêcher que les terres tombent entre les mains des Européens; en fait, ils cherchèrent à racheter la terre aliénée même aux prix très élevés dictés par la démographie et le « mar-

33. Jeanne Moisand, « Migrants entre deux empires : journaliers agricoles espagnols à Cuba et en Algérie dans les années 1880-1890 », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n° 51, 2015, p. 89-106, citation de la p. 104.

ché» à la fin du XIX^e siècle. Cet attachement farouche aux fermes familiales faisaient des Kabyles une cible pour les associations agricoles françaises dont les doléances tournaient à l'obsession : les terres destinées à la colonisation étaient en pratique indisponibles. L'est de l'Algérie fut le cadre d'une ironie suprême dans les annales de la migration, de la mobilité et de l'innovation. Selon Direche-Slimani, « dès son rattachement au territoire civil en 1880, la Kabylie devint le terrain d'expérimentation de projets divers alimentés par des idées souvent fantaisistes »³⁴. Malgré une population extrêmement dense, des terres agricoles fragmentées et des ressources limitées – en dehors des forêts –, les montagnes furent jugées dignes qu'on y investisse. En 1845, des chefs d'entreprise saint-simoniens fondèrent une « organisation industrielle » pour développer la sylviculture dans l'est de l'Algérie, mais le projet fut abandonné dix ans plus tard. La Chambre de commerce d'Alger publia en 1850 une étude sur la production d'huile d'olive en Kabylie : il y avait là une source potentielle de richesse coloniale car « [a]u point de vue de l'agriculture, nous ne voyons pas d'améliorations bien notables à introduire »³⁵. Paradoxalement, le principal attribut qui faisait de la Kabylie un lieu d'innovation par excellence était précisément qu'il s'y trouvait très peu d'espace pour les colons et, partant, pour une politique agraire de division. Le potentiel d'innovation était inversement proportionnel à l'implantation coloniale.

EAU, AGRICULTURE ET INNOVATION

Les historiens et les anthropologues qui s'intéressent aux dynamiques impériales soulignent l'importance du savoir local dans l'expansion planétaire de l'impérialisme moderne³⁶. Il faut en outre inclure dans la discussion l'idée que les colonies fonctionnaient, par bien des aspects et en bien des lieux, comme des laboratoires où expérimenter de nouvelles techniques et formes d'organisation socio-spatiale, comme en témoigne l'urbanisme novateur mis en place au Maroc sous le Protectorat³⁷. À quelques exceptions près, les officiers, fonctionnaires et investisseurs français avaient l'habitude de concevoir des catégories de savoir allant à l'encontre des données « empiriques ».

34. Karima Direche-Slimani, *Chrétiens de Kabylie, 1873-1954 : une action missionnaire dans l'Algérie coloniale*, Paris, Éditions Bouchène, 2004, p. 25 ; Alain Mahé, *Histoire de la Grande Kabylie XIX^e-XX^e siècles. Anthropologie historique du lien social dans les communautés villageoises*, Paris, Éditions Bouchène, 2001.

35. Judith Scheele, *Village Matters : Knowledge, Politics & Community in Kabylia, Algeria*, Londres, James Currey, 2009, note 17, p. 19 ; Patricia M. Lorcin, *Imperial Identities... op. cit.* p. 40. Citation tirée de la *Revue de l'Orient, de l'Algérie et des colonies*, 1850, t. VIII, p. 140.

36. Par exemple, James Onley, 'Britain's Native Agents in Arabia and Persia in the Nineteenth Century', p. 129-137, in Julia Clancy-Smith (ed.), 'Notions of Collaboration and Empire Revisited', *Comparative Studies of South Asia & Africa and the Middle East*, 24, 1, février 2004, p. 123-154.

37. Gwendolyn Wright, *The Politics of Design in French Colonial Urbanism*, Chicago, University of Chicago Press, 1991.

On a souvent étudié le transfert de technologie militaire de la Crimée vers la guerre de Sécession aux États-Unis, durant la décennie suivante³⁸. On sait moins que le boom du coton en Égypte et en Cilicie durant ce conflit commença dès les années 1850. Dans la Tunisie précoloniale, un ressortissant britannique chercha à introduire la culture du coton, mais celle-ci fut abandonnée dans les années 1860 – comme la plupart des projets d’investissement agricole lancés par des investisseurs européens à la recherche d’une nouvelle Ruée vers l’or – essentiellement parce que le sol et les ressources en eau du Maghreb n’étaient pas favorables à ces vastes plantations³⁹. Alors qu’au XVIII^e siècle, les voyageurs en Afrique du Nord avaient tendance à lire les paysages à travers le prisme de l’Antiquité classique, les entrepreneurs voyageurs du XIX^e siècle voyaient les plaines de la Méditerranée non telles qu’elles étaient, mais comme le terrain potentiel de cultures tropicales commerciales. De plus, à mesure que l’archéologie s’imposait comme « discipline », comme science et comme pratique, principalement dans l’est de l’Algérie et en Tunisie à partir de 1830, la mentalité des érudits fusionna avec les rêves fabuleux des investisseurs en quête de fortunes rapides. Beaucoup tentèrent leur chance, mais beaucoup échouèrent, comme le montrent les recherches que mène actuellement Sakis Gekas dans les îles Ioniennes⁴⁰. Ces échecs doivent être systématiquement questionnés, car beaucoup étaient liés au triple problème de la main d’œuvre, du savoir-faire agraire et de l’eau, même dans l’agriculture pluviale.

Les illusions façonnèrent les conceptions environnementales des ingénieurs et des entrepreneurs-aventuriers tout autour de la Méditerranée quant aux possibilités de gestion de l’eau, de construction de barrages et de voies navigables intérieures. On constate aussi bien une lecture biaisée des acquis en hydraulique déjà appliqués depuis des siècles dans la région, que la mise en œuvre de projets totalement étrangers à la réalité du terrain, double myopie qui marqua l’action coloniale dans le domaine de l’aménagement hydraulique. Ce furent pourtant les villageois nord-africains qui fournirent la reconnaissance nécessaire aux hydrologues civils ou militaires pour localiser les puits, les cours d’eau et les citernes. C’est uniquement grâce aux « locaux »

38. Horace Perry Jones, ‘Southern Military Interests in the Crimean War’, *The Journal of Slavic Military Studies*, 25/1, 2012, p. 35-52.

39. Cf. Carmel Sammut, *L’Impérialisme capitaliste français et le nationalisme tunisien*, Paris, Publisud, 1983, p. 29-39; Sven Beckert, *Empire of Cotton: A Global History*, New York, Alfred A. Knopf, 2015, qui présente une thèse provocante sur le « capitalisme de guerre » mais qui omet d’évoquer l’échec des tentatives de culture du coton. Gaston Deschamps brossa un tableau pessimiste du potentiel de l’Afrique du nord pour le développement agricole capitaliste, surtout à cause des contraintes écologiques, dans « Vue générale de la Tunisie », in Marcel Dubois, Gaston Boissier, Paul Gauckler et alii [dir.], *La France en Tunisie*, Paris, Carré et Naud, 1897, p. 77-105.

40. Sakis Gekas, ‘Colonial Migrants and the Making of a British Mediterranean’, *A Colonial Sea : the Mediterranean, 1798-1956 / Une mer coloniale : la Méditerranée de 1798 à 1956 — European Review of History / Revue européenne d’histoire*, 19/1, 2012, p. 75-92.

que l'archéologue Paul Gauckler découvrit en 1887 l'existence de « vastes citernes à Aïn-R'ezat, source d'un débit considérable »⁴¹.

Pour le projet de colonisation de peuplement, l'activité la plus critique impliquait l'assèchement des marais de l'est algérien afin de combattre les maladies hydriques (ou incubées dans l'eau), notamment paludisme. Une grande partie de la Kabylie se situe au-dessus de 800 mètres d'altitude, la « frontière » climatique approximative séparant les terres hautes des terres basses où dominent les moustiques porteurs de la variante de la malaria propre au pourtour méditerranéen. De toute l'Afrique du Nord, la région de Bône (Annaba) connaissait au XIX^e siècle l'un des taux de paludisme les plus élevés. Ce fut pourtant dans les vallées du Constantinois que les entreprises agro-alimentaires étrangères les plus productives s'établirent. Des travaux d'assèchement financés par l'État finirent par permettre l'installation permanente de fermiers européens qui purent échapper à la mort et qui ne prirent pas la fuite vers les villes portuaires. Une autre question cruciale, mais négligée, est de savoir si la population locale, par exemple dans la région de Bône, avait acquis une immunité limitée à la malaria et fournissait donc la main d'œuvre (libre ou forcée) nécessaire pour les travaux d'assainissement. En 1894, l'Institut Pasteur de Paris créa une antenne à Alger pour mener des recherches sur l'épidémiologie du paludisme et les mesures de santé publique qui incluaient notamment la distribution de médicaments prophylactiques⁴².

Cependant, l'histoire de l'éradication de la malaria s'est surtout focalisée sur la recherche collective de l'étiologie et des vecteurs de la maladie, plutôt que sur l'assèchement et sur la question de la main-d'œuvre employée à cette fin⁴³. À partir du milieu du XIX^e siècle, sur le pourtour méditerranéen, d'importants travaux d'assèchement furent lancés simultanément en Sicile, dans les îles Ioniennes et dans l'arrière-pays d'Izmir. En Cilicie anatolienne, la population locale « contrôlait » depuis longtemps la malaria en migrant vers les hautes plaines montagneuses durant les mois d'été, forme de transhumance verticale qui se prolongea pendant une bonne partie du XX^e siècle. Que cette alternance spatio-temporelle dans le lieu de résidence, le travail et

41. Paul Gauckler, *Enquête sur les installations hydrauliques en Tunisie*, Tunis, Imprimerie Rapide, 1897-1901, 3 tomes, notamment tome 1, deuxième partie, p. 65-68.

42. René Migliani *et alii*, « Histoire de la lutte contre le paludisme dans l'armée française : de l'Algérie à l'Armée d'Orient pendant la Première Guerre mondiale », *Médecine et Santé Tropicales*, 2014, volume 24, 2014/4, p. 349-361 ; John R. McNeill, *The Mountains of the Mediterranean : An Environmental History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992. Jean-Baptiste Meynard, *Le Service de santé militaire et la conquête d'Algérie, 1830-1847*, thèse de doctorat de médecine sous la direction d'Alexis Carrel, Université Claude Bernard de Lyon, 1994, f. 52, suggère que dans les zones de paludisme, les Algériens avaient acquis un certain degré d'immunité.

43. Il existe un corpus croissant de travaux médicaux sur le XIX^e siècle, dont ne tiennent généralement pas compte les études culturelles du colonialisme ; par exemple, Jean-Baptiste Meynard, *Le Service de santé militaire et la conquête d'Algérie, 1830-1847*, thèse citée ; et Pierre Lefebvre, « La Lutte contre le paludisme en Algérie pendant la conquête. François Maillot (1804-1894) », *Revue historique de Pharmacologie*, volume 36, 1989, p. 153-162.

les loisirs ait été pratiquée par des Nord-Africains mérite d'être analysé. Les impératifs sociaux générés par les terres humides et les marais littoraux, et les liens avec le peuplement et l'agriculture coloniaux devraient être observés à travers de nombreux « microscopes » comparatifs⁴⁴. Tout au long du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, le démon des marais stagnants hanta les études et les travaux coloniaux sur l'eau. En 1893, des ingénieurs de la région de Feriana commentèrent : « Il était réellement temps de se mettre à l'œuvre, car les fièvres palustres causées par l'état marécageux des rives de la seguia en terre sévissaient à Feriana. Les indigènes du village avaient spontanément offert de contribuer à l'œuvre entreprise et s'étaient engagés à fournir toute la main-d'œuvre auxiliaire »⁴⁵.

Dans ce rapport, la phrase suivante évoque la question de l'immunité à la malaria et des travaux d'assèchement : le projet avait été suspendu parce que des militaires français étaient tombés malades, les villageois locaux assumant alors le rôle critique de manœuvres. La science de l'eau était principalement guidée par des rêves ambitieux mais illusoire s'inspirant de la culture céréalière sans irrigation pratiquée sous l'Antiquité romaine, qui influencèrent de manière radicale la politique agricole au Maghreb, et notamment au Maroc, de 1912 jusqu'à aujourd'hui⁴⁶. On reprochait aux Arabes et aux musulmans la perte du génie agraire de Rome. À cette époque, on se demandait même du côté français si le climat de l'Afrique du Nord avait changé au cours des siècles ayant suivi l'arrivée de l'islam⁴⁷.

Selon Faouzi Mahfoudh, Paul Gauckler organisa des enquêtes militaires sur les aqueducs romains de Tunisie, mais ses observations, loin de relever de l'analyse scientifique « neutre », étaient biaisées par « les visées pratiques ». Le but était soit de restaurer et de remettre en marche les bâtiments existants, soit de les copier afin d'aider les colons à s'établir. Comme c'était prévisible, les systèmes hydrauliques construits à l'époque arabe furent attribués aux Romains. Par la suite, l'ingénieur Marcel Solignac, qui connaissait les sources arabes, corrigea les conclusions de Gauckler grâce à une analyse des sites, et déclara que beaucoup d'installations dataient d'après l'époque byzantine. Aujourd'hui encore, l'arrière-pays de Sfax connaît une pluviométrie extrêmement variable, entre 400 millimètres et 80 millimètres sur plusieurs années. Les ingénieurs « arabes » du Moyen Âge présents dans cette région avaient atténué le problème, non en redirigeant les oueds, mais en construisant d'in-

44. Christopher Gratien, *The Mountains are Ours: Ecology and Settlement in Late Ottoman and Early Republican Cilicia, 1856-1956*, thèse de doctorat d'histoire sous la direction de Judith Tucker, Georgetown University, 2015 ; Faruk Tabak, *The Waning of the Mediterranean, 1550-1870: A Geohistorical Approach*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2008.

45. Paul Gauckler, *Enquête sur les installations hydrauliques...*, op. cit., tome 2, p. 5.

46. Will Swearingen, *Moroccan Mirages: Agrarian Dreams and Deceptions, 1912-1986*, Princeton, Princeton University Press, 1987.

47. Pour un exemple tiré d'un vaste corpus de travaux savants, cf. Ellsworth Huntington, 'Climatic Change and Agricultural Exhaustion as Elements in the Fall of Rome', *The Quarterly Journal of Economics*, 31/2, 1917, p. 173-208.

généieux bassins de retenue afin de conserver les pluies d'hiver en vue d'inévitables sécheresses à venir⁴⁸.

Les plus merveilleusement absurdes parmi les inventions du XIX^e siècle en matière d'eau furent peut-être celles du commandant François Élie Roudaire, saint-cyrien qui travailla dans les années 1860 comme arpenteur géodésique et topographique des oasis du sud de Biskra. Dans un article publié par la *Revue des Deux Mondes*, en 1874, « Une mer intérieure en Algérie », Roudaire proposait d'inonder les *chotts* dans le but ultime de ressusciter le « grenier de Rome » par un changement climatique délibéré. Puisque cet immense territoire était situé en dessous du niveau de la mer, Roudaire imagina qu'une ancienne mer saharienne pouvait être ressuscitée en creusant au golfe de Gabès un canal jusqu'à la Méditerranée. Par chance, bien qu'il ait reçu l'appui de Ferdinand de Lesseps, Roudaire mourut avant d'avoir rassemblé le capital, les mécènes et les garanties scientifiques illusoirement nécessaires pour lancer ce projet abracadabrant, évidemment inspiré par Suez et Panama⁴⁹. Mais les ingénieurs persistèrent dans leurs rêves de domestiquer les principaux systèmes « fluviaux » du Maghreb, dont la grande majorité ne coulait pas durant les mois arides.

POSTSCRIPTUM

L'École coloniale d'agriculture de Tunis fut fondée en 1896, *avant* l'Institut Agricole d'Algérie, établi en 1898, puis installé après 1905 dans la Maison Carrée, à l'extérieur d'Alger. Pourtant, l'École de Tunis fut totalement négligée pendant près de trois décennies, jusqu'en 1923, date à laquelle elle fut rénovée et où ses programmes furent repensés. Malgré son importance insigne pour l'histoire de la « colonisation de peuplement », cette institution n'a suscité pratiquement aucun intérêt parmi les chercheurs. Sa mission était triple : enseigner des techniques agricoles innovantes, procéder à des recherches en agronomie, et promouvoir la participation française dans le secteur rural. L'École embaucha des scientifiques afin de développer la production industrielle d'huile d'olive et la fabrication de vin. L'objectif était en partie de démentir la vieille « scie » des cercles impériaux étrangers, selon laquelle « la France a des colonies mais pas de colons », en attirant en Tunisie

48. Faouzi Mahfoudh, « Les installations hydrauliques de Sfax au Moyen Age », *Revue de l'Institut des Belles Lettres Arabes*, volume 54, n° 167, 1991, p. 13-29 ; Marcel Solignac, « Recherches sur les installations hydrauliques de Kairouan et des steppes tunisiennes du VII^e au XI^e siècle », *Annales de l'Institut d'Études Orientales*, 1952, p. 1-273, et 1953, p. 60-70.

49. François-Élie Roudaire (1836-1885), *La mer intérieure africaine*, Paris, Imprimerie de la Société anonyme de publications périodiques, 1883, avec une lettre-préface de Ferdinand de Lesseps. Ces études coloniales dans le domaine hydraulique se concentraient sur l'est de l'Algérie et le Constantinois était en effet contraint par cette réalité environnementale. Cf. Sara B. Prichard, qui avance l'idée d'un « hydro-impérialisme » dans 'From Hydroimperialism to Hydrocapitalism', *Social Studies of Science*, n° 42, août 2012, p. 591-615.

des fermiers venus de métropole ou d'autres parties du Maghreb. En outre, la France avait acquis en 1922 des mandats en Syrie et au Liban. Former des ingénieurs agronomes profiterait non seulement à l'Afrique du Nord mais aussi à ces nouvelles possessions en Méditerranée orientale. Dans la documentation promotionnelle, la Tunisie était présentée comme très proche des régions méditerranéennes de la France, avec un climat comparable à celui du Midi. L'École était dépeinte comme un jardin d'acclimatation pour les fermiers expatriés qui, munis de leurs diplômes récemment créés, partiraient moderniser l'agriculture dans tout l'Empire⁵⁰.

Qu'elle soit ou non parvenue à former des agronomes enthousiastes pour les confins tropicaux de nombreux empires de la France, l'École coloniale produisit bel et bien une petite cohorte de spécialistes; en 1926, elle comptait 108 élèves. L'institution possédait des laboratoires, des ateliers d'ingénierie, une station météorologique, des machines d'irrigation et une ferme modèle de cent hectares. Les jardins d'essai avaient une dimension internationale, notamment pour l'élevage et le développement des cultures. Des animaux étaient importés de tout l'Empire français et même des colonies britanniques; des buffles d'Afrique du Sud et de nouvelles semences furent introduites. Détail notable, des cours d'arabe tunisien « vernaculaire » étaient proposés aux élèves européens, signe que l'administration cherchait à ancrer quelques-uns d'entre eux dans le pays. Les diplômés recevaient quelques centaines d'hectares de terre pratiquement gratuite, ou se voyaient offrir des postes lucratifs dans le secteur public ou privé, liés à l'agriculture industrielle et à l'extraction des ressources⁵¹.

Pendant la Grande Guerre, Mohamed Bach Hamba, nationaliste ardent qui s'enfuit à Genève en 1912 après avoir été expulsé de Tunis, fit campagne pour les écoles agricoles. Comme il le remarquait amèrement, « [a]u lieu d'ouvrir des écoles pour instruire le peuple, lui donner un enseignement agricole et professionnel [...], les colons pourvoient d'abord à tous leurs besoins⁵² ». À la même époque, à Oran, *Le Livre du fellah* fut publié pour « les petits Arabes ». Un manuel d'agriculture était édité à leur usage et distribué dans les écoles, celles des villages et des douars. *Le Livre du fellah* faisait suite au *Livre du futur colon* publié quelques années plus tôt, vers 1907. Ce guide avait pour but d'initier les élèves aux principes essentiels de la culture

50. M. Robinet, « L'École coloniale d'agriculture de Tunis », *La Tunisie — La Vie technique, industrielle agricole et coloniale*, mai 1923 : Robinet fut le premier directeur de l'école. William Basil Worsfold, *France in Tunis and Algeria : Studies of Colonial Administration*, London, Brentano's, 1930, p. 108-14. À Paris, un service de promotion, « l'Office du Protectorat Français en Tunisie », fut ouvert près du Palais-Royal pour distribuer le manuel officiel publié par la Direction générale de l'agriculture.

51. William Basil Worsfold, *France...*, *op. cit.*, p. 99, et p. 111-113. À ma connaissance, cette école n'a pas fait l'objet de recherches savantes, parce que les spécialistes d'histoire culturelle de l'Empire négligent les secteurs ruraux et les acteurs agricoles. Il serait important de savoir si l'École eut ou non des élèves tunisiens.

52. Mohamed Bash Hamba, « Questions économiques : Prospérité! », *La Revue du Maghreb*, volume I, n° 6, octobre 30, 1916, p. 181-84 (citation p. 182); voir aussi Sammut, *Impérialisme*, p. 356.

moderne et de réhabiliter le travail de la terre chez les Arabes»⁵³. Sciences, techniques agraires et nationalismes convergeaient et se heurtaient alors que les *fellahin* nord-africains alimentaient l'effort de guerre en Europe.

Theodore Salisbury Woolsey, de la Yale Forest School, vint en France avec l'armée américaine pour aider les forestiers à se procurer du bois. Après le conflit, Woolsey publia une étude comparative de la gestion forestière en Méditerranée, dans laquelle il notait : « Il y a beaucoup à apprendre en Tunisie en matière d'organisation [forestière] extensive; d'amélioration permanente et de reboisement; de protection contre le sable, le vent et le climat; de protection contre le feu, en particulier pour les lignes de feu ». Woolsey associait également écologie et politique : « Une leçon capitale qu'on peut tirer de l'étude de la foresterie est la difficulté qu'il y a à reboiser, une fois la forêt initiale détruite, principe qui devrait s'appliquer avec autant de force à notre *Southwest* »⁵⁴. Un siècle plus tard, cette prise de conscience avancée par Woolsey (et d'autres, sans doute) occupe enfin le premier plan des études agraires.

Dans leur analyse des politiques rurales pour le XXI^e siècle, le géographe Habib Ayeb et Ray Bush observent : « Tel est le paradoxe. Les petits fermiers d'Égypte et de Tunisie comptent parmi les plus productifs et les plus intelligents au monde. [...] Dans le sud-est aride de la Tunisie, en particulier dans la région de Gabès, les fermiers déploient des compétences et des connaissances immenses »⁵⁵. Il existe actuellement un renouveau d'intérêt scientifique pour les techniques africaines d'irrigation comme les *foggaras*. Ces procédés conçus par l'homme vont chercher l'eau dans les profondes ressources souterraines, en la forçant à remonter à la surface par des pentes minimales de quelques millimètres. Les oasis d'Adrar étudiés par Zoubir Sahli en sont un bon exemple. Des canaux souterrains horizontaux apportent l'eau souterraine jusqu'aux jardins, par gravité, qui, par ailleurs, « réduit la vitesse du flux, évitant ainsi que l'eau entraîne le sol avec elle, ce qui causerait une érosion des galeries »⁵⁶.

Pour atteindre ce niveau d'appréciation des connaissances, il fallait d'abord que l'échec des innovations, en particulier dans certaines écologies

53. Paul Birebent, *Hommes, vignes...*, *op. cit.*, p. 115.

54. Theodore Salisbury Woolsey, *French Forests and Forestry : Tunisia, Algeria, Corsica with a translation of the Algerian Code of 1903*, New York, J. Wiley & Sons, 1917, p. 2-3. Cf. aussi David Prochaska, 'Fire on the Mountain : Resisting Colonialism in Algeria', in Donald Crumme (ed.), *Banditry, Rebellion and Social Protest in Africa*, London, James Currey, 1986, p. 229-252.

55. Habib Ayeb et Ray Bush, 'Small Farmer Uprisings and Rural Neglect in Egypt and Tunisia', in *Middle East Report*, 272, automne 2014, p. 2-11, citation page 4.

56. Zoubir Sahli, 'Algeria : A rehabilitation model of traditional techniques : Oasis irrigation and the use of the foggaras system', <http://www.unesco.org/mab/doc/ekocd/algeria.html#>. Récemment, la *Tunisian-Mediterranean Association for Historical, Social and Economic Studies* (TMA/HSES) et le *Tunisian World Center for Studies, Research, and Development* (TWC/SRD) ont organisé un colloque international sur les fermiers-paysans dans une perspective mondiale qui abordait six thèmes majeurs : agriculteurs et agriculture, sécurité alimentaire, approvisionnement en eau, et inégalités des ressources agraires, dont l'histoire du « latifundisme colonial ».

agraires, ait été à l'origine d'une dégradation, même s'il avait pu par ailleurs, dans d'autres contextes historiques, servir de puissant moteur au progrès scientifique. Comme pour l'exploitation forestière, l'idée selon laquelle les sociétés rurales colonisées pouvaient posséder un savoir-faire technique digne d'être qualifié de « science » ne s'est imposée que tout récemment.

Nous avons voulu suggérer qu'il est temps de repenser les modèles d'imposition scientifique de l'Europe au « reste du monde », et des colonies comme simples laboratoires. Tout aussi important, nous devons envisager comment les produits agricoles, le bétail et le savoir-faire agraire se déplaçaient et étaient localement reçus et compris. Dans les plateaux semi-arides du Maghreb, on pourrait imaginer que les paysans, transformés par la force en métayers, étaient seuls aptes à mobiliser les compétences nécessaires pour cultiver les terres sur les marges instables entre agriculture pluviale et agriculture irriguée, là où les précipitations fluctuaient énormément sur une période de cinq ans. Ce processus de transfert des connaissances du bas vers le haut, du colonisé vers le colonisateur, n'a guère été pris en compte, et encore moins étudié.

Cet article constitue une première tentative cherchant à ouvrir quelques pistes et à ressouder les traditions et techniques agricoles précoloniales avec « l'impérialisme de peuplement ». Pouvons-nous défendre l'idée, ou du moins encourager la recherche sur l'idée que les circulations de techniques prirent des directions multiples et contre-intuitives, et pas simplement depuis l'hémisphère nord vers l'hémisphère sud ? Pour reformuler la remarque de Direche-Slimani sur la conversion kabyle, « entreprendre l'étude de l'appropriation des savoirs indigènes dans les sciences d'agriculture, c'est avant tout écrire l'histoire d'hommes et de femmes silencieux ou qui n'offrent, à l'historien, que quelques bribes de leur existence »⁵⁷.

Cet essai s'ouvrait avec la méditation de Kheireddine sur l'impératif d'adopter la technique et la science appliquées, indépendamment de ses origines religieuses ou politiques : « nous en concluons que la nécessité de l'imitation et de l'assimilation de ce qui se fait en mieux chez les voisins, ne doit pas se borner aux choses militaires, mais qu'elle s'étend à tout ce qui peut favoriser le progrès et le bien-être de la nation ». Dommage que si peu de gens l'aient alors écouté⁵⁸.

Julia Clancy-Smith est professeur d'histoire contemporaine du Maghreb et du Proche Orient à l'Université d'Arizona, Tucson (États-Unis).

Article traduit de l'anglais par Laurent Bury

57. Karima Direche-Slimani, *Chrétiens de Kabylie...*, *op. cit.*, citation p. 21 : « des conversions au christianisme dans l'Algérie coloniale ».

58. Kheireddine, *Réformes nécessaires...*, *op. cit.*, p. 11.